

la manufacture de livres

Aride

UGO DE GREGORIO



ARIDE

UGO DE GREGORIO

ARIDE

LA MANUFACTURE DE LIVRES
la manufacture de livres

Si vous souhaitez recevoir notre catalogue
et être tenu informé de nos publications,
envoyez vos nom et adresse
en citant ce livre à l'adresse suivante :

La Manufacture de livres, 101 rue de Sèvres, 75006 Paris

ou

contact@lamanufacturedelivres.com

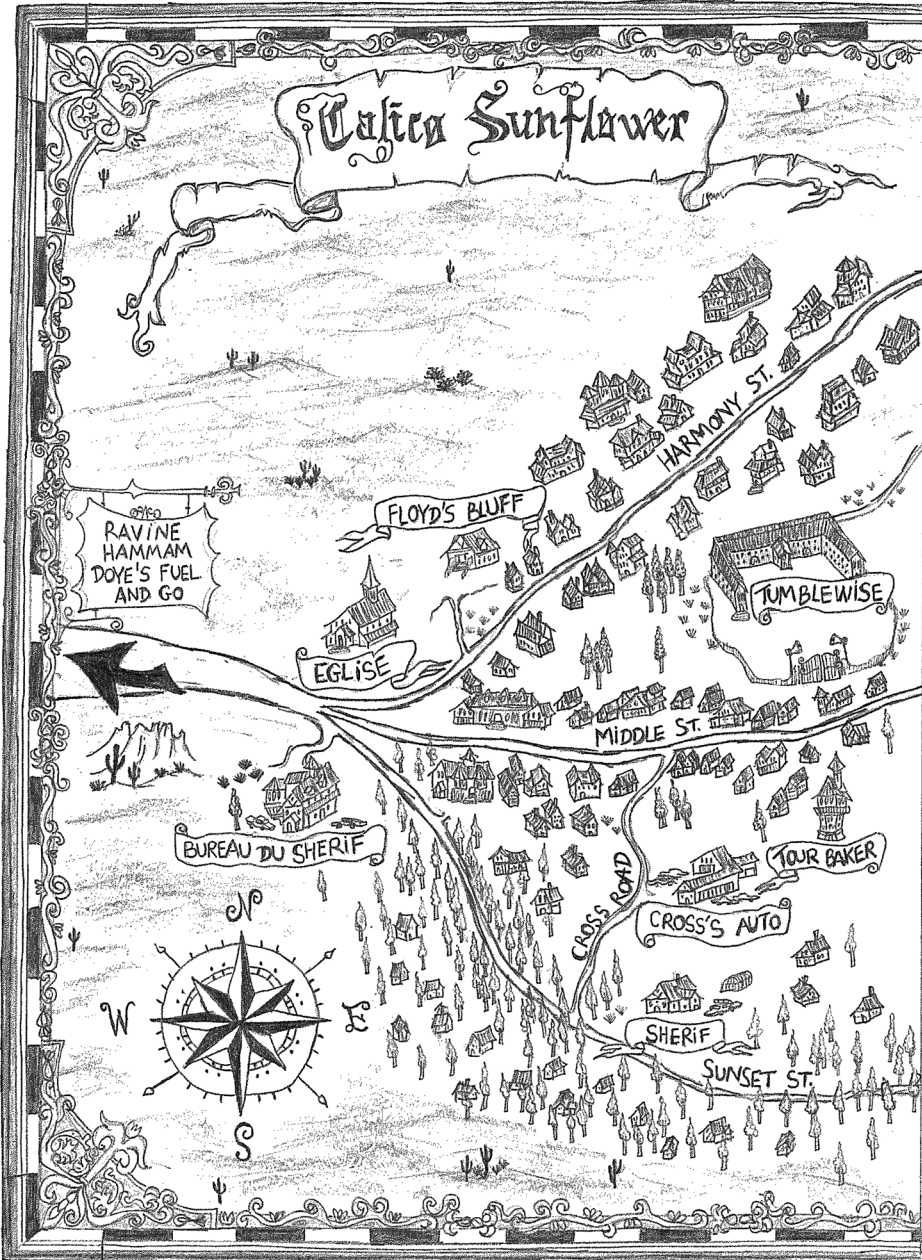
www.lamanufacturedelivres.com

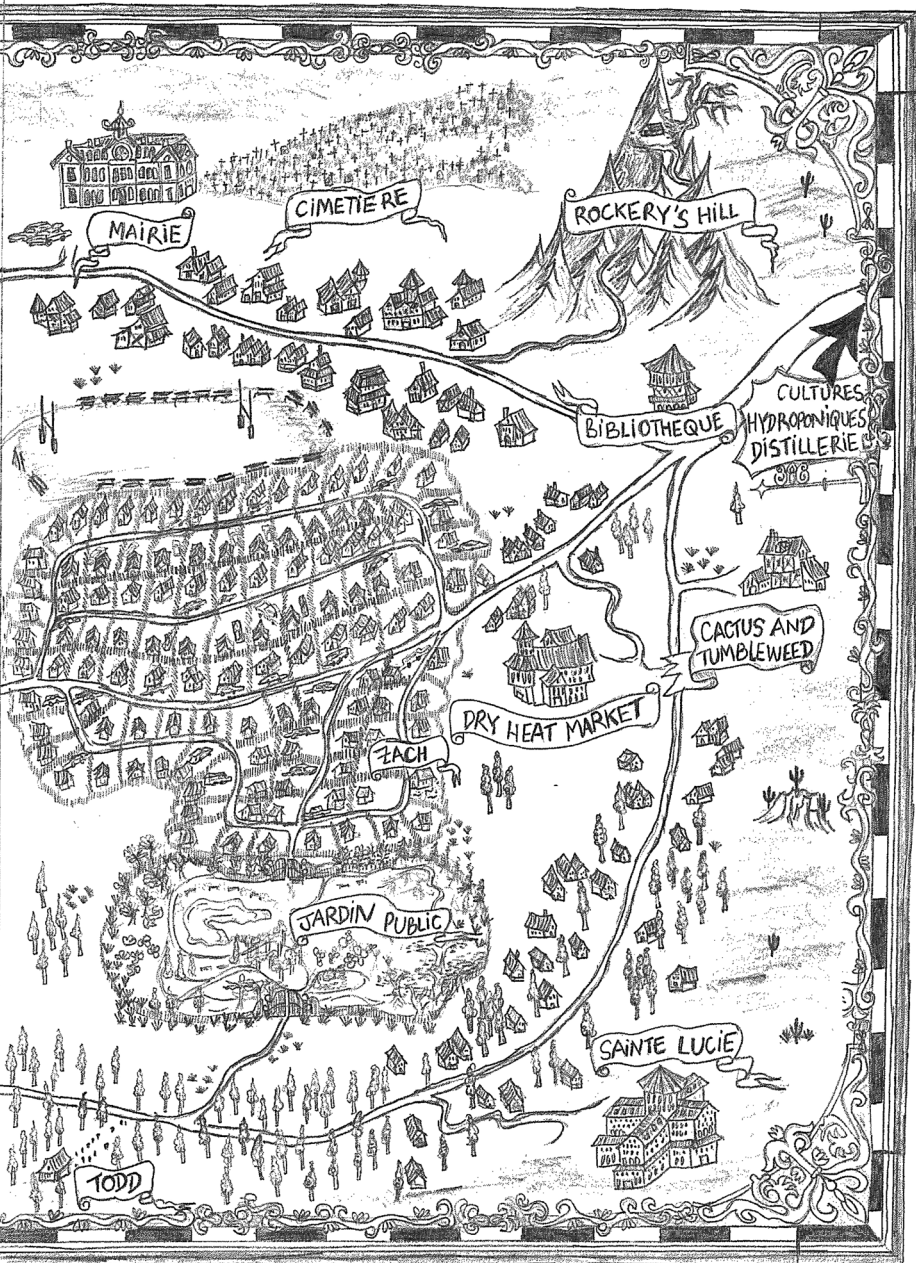
Réalisation de la carte pages 8-9: Maider Borda

ISBN 978-2-38553-369-4

Le code de la propriété intellectuelle interdit les copies ou reproductions destinées à une utilisation collective. Toute représentation ou reproduction intégrale ou partielle faite par quelques procédés que ce soit, sans le consentement de l'auteur ou de ses ayants cause, est illicite et constitue une contrefaçon sanctionnée par les articles L. 335-2 et suivants du code de la propriété intellectuelle.

À mon amati





PROLOGUE

C'est un royaume fiévreux, fait d'étendues craquelées et de roches érodées. Aujourd'hui plus que tout autre jour, ces terres donnent l'impression d'être gouvernées par des garnisons entières de fourneaux, gueules grandes ouvertes, crachant leur souffle brûlant à la surface du désert. Les ombres sont en voie de disparition et ont emporté avec elles toute promesse de répit.

Sous cette atmosphère écrasante, l'environnement semble couvrir une nature hostile, à l'affût d'un passant insouciant sur lequel bondir. La température déforme votre perspective des choses, c'est comme si flore et faune n'étaient animées que par un but commun : vous anéantir, vous ensevelir sous le sol sec, des millions de grains de sable se concertant pour venir obstruer chacun de vos orifices. Les feuilles de yucca prennent l'allure de fourches tendues vers quelque mirage menaçant, tandis que les épines de cactus gagnent en longueur, armée d'index pointant leurs ongles acérés dans votre direction et suivant vos déplacements.

Un virevoltant passe silencieusement au-dessus d'une carcasse d'antilope investie par une colonie de termites voraces. Non loin, un coyote observe attentivement, la gueule barbouillée de bave gélatineuse et la langue pendante. Après quelques instants d'hésitation, il s'approche du cadavre d'une démarche chancelante. À la surface de la peau nécrosée, des ombres

défilent furtivement, révélant la présence de vautours rendus invisibles par l'intensité du soleil. Trop affaiblie pour prétendre disputer son repas, la bête fait demi-tour sans prendre la peine de relever le chef vers les rapaces.

À quelques pas de là, un lézard surgit du sol, s'extirpant d'une fine couche de sable. Il démarre sur les chapeaux de roue, subitement réveillé par le trop-plein de chaleur, avant de débiter un numéro de claquettes endiablé, se balançant à toute vitesse d'une patte sur l'autre. Sa queue frétilante slalome au-dessus des craquelures au sol et des cailloux fumants. Le reptile part d'un côté, puis de l'autre, cherchant désespérément un abri dans ces landes de désolation. Sa précipitation est telle qu'il donne parfois l'illusion de décoller.

Tout à coup, il s'arrête.

Une vibration régulière lui parvient... accompagnée d'un bruit. Ce son lui rappelle les grondements du tonnerre. Oh, le tonnerre... qu'est-ce qu'il ne donnerait pas pour l'entendre à nouveau. Attendre que la pluie vienne refroidir son corps en surchauffe. Situation assez cocasse pour un reptile, lui qui se croyait immunisé contre le courroux du soleil, le voilà désormais qui sent son sang bouillir sous ses écailles. Il ne se rappelle pas avoir déjà éprouvé une telle sensation. Comment a-t-il pu ne rien voir venir et s'endormir de la sorte ?

Très vite, le lézard débarque sur un rocher massif. Son contact lui paraît encore plus chaud que le sable sec, mais il y capte mieux les vibrations. Se pourrait-il qu'un orage se cache quelque part ? Quelque part au creux de ce rocher peut-être ? Il part sur sa droite. Non, les tremblements semblent s'éloigner. Il repart sur la gauche. Oui c'est ça, le bruit aussi se fait mieux entendre de ce côté-ci.

D'autres sonorités s'ajoutent au tonnerre, formant un ensemble relativement harmonieux. Plus que tout ce qu'il a jamais entendu, en réalité. À mesure qu'il avance, vibrations

et sons montent en puissance. Son minuscule corps tressaute légèrement à chaque nouvelle secousse.

Il arrive alors face à une fissure béante.

Même un iguane pourrait y pass...

*One pill makes you larger, and one pill makes you small.*¹

La bestiole se fige, oubliant ses pattes en train de frire. Qu'était-ce donc ? Ça n'avait rien du fracas succédant à l'éclair. Non, ça ressemblait davantage à un étrange croisement entre le chant du loup et le sifflement du crotale. En tout cas, cela s'apparentait suffisamment au bruit émis par un autre animal pour que son instinct de survie s'active et qu'il détale.

Mais il n'en est rien.

Bien au contraire, il avance jusqu'à l'entrée de la faille et se sent immédiatement détendu à l'abri des parois fraîches. Habituellement, le simple bruissement du vent peut le faire décamper. Il faut dire qu'il n'est pas le plus intrépide et dégourdi des lézards. Surtout depuis qu'il a failli se faire bouffer par cet horrible serpent tapi dans un buisson épineux. L'un des sons qu'il vient de percevoir – la dernière note de ce « makesss » – résonne clairement chez lui comme le « ssss » émis par la langue fourchue qui a failli lui ôter la vie. Toutefois – il le sent au plus profond de lui – ce n'est pas une mise en garde mais une invitation.

*And if you go chasing rabbits, and you know you're going to fall*²

Un autre appel sibyllin vient de jaillir, se répandant dans le désert depuis les tréfonds de l'entaille en forme de bouche grimaçante.

Comme sous l'effet d'un charmeur de serpents, le reptile s'enfonce dans les profondeurs de la roche. Il manque à plusieurs

1. Une pilule te rend plus grand, et une autre te rend plus petit.

2. Et tu viens de prendre une sorte de champignon, et ton esprit ralentit.

reprises de s'égarer dans le réseau labyrinthique de fissures, trompé par les nombreux échos du mystérieux animal.

Un courant d'air vient subitement caresser son manteau d'écaillés. À l'autre bout de l'exigu tunnel où il se trouve, il discerne une lueur turquoise.

*And you've just had some kind of mushroom, and your mind is moving low.*³

Subjugué, le lézard prend conscience que la voix de l'envoûtante créature n'a jamais été aussi claire. Ni le tonnerre et les sonorités exotiques l'accompagnant. Ni les... les quoi au juste ? Se superposant à la mélodie, il distingue de nouveaux sons. Ils ne sont pas si différents de la voix attractive, mais en même temps ils semblent à part, hors de cet ensemble harmonieux ayant guidé son chemin. C'est d'ailleurs une véritable cacophonie, proche des aboiements entremêlés d'une meute de loups. Une gigantesque meute.

Le reptile continue sa progression, la lueur colorée prenant de plus en plus de place dans son champ de vision.

Il débouche finalement au plafond d'un vaste espace. Ici, le brouhaha de la meute prend presque le dessus sur la captivante symphonie. Sous sa peau, le lézard sent son sang pulser d'excitation et de nervosité. Il le sait, son voyage est terminé, il est arrivé à destination. Il n'est qu'à une poignée de mètres de la voix. Tout ce qu'il souhaite maintenant, c'est se fondre en elle, ne faire plus qu'un avec elle. Vibrer pour toujours.

Il détecte alors du mouvement à côté de lui. Son état quasi hypnotique l'a rendu hermétique à toute forme de vigilance et il n'a pas vu venir les dizaines de serpents qui s'abattent sur

3. Et vous venez de consommer une sorte de champignon, et votre esprit est en train de sombrer.

lui, arborant la fameuse lueur turquoise. Devant, derrière, sur les côtés, il est cerné de toutes parts. Son système d'alerte, dans un état végétatif depuis qu'il a pénétré la fraîcheur lénifiante de la grotte, s'agite brusquement dans tous les sens.

*Feed your head...*⁴

Ses perceptions, aiguisées par son instinct de survie – vision acérée, toucher affiné, ouïe décuplée – rendent pénétrant le contact de la roche et transcendant l'appel de la voix.

Que faire ?

Dans un instant, il n'y aura certainement plus rien à faire...

... *feed your head!*

La voix. Elle est en dessous. Juste en dessous. Peut-être pourrait-il la rejoindre, dans un ultime acte de désespoir ? Oui, voilà ce qu'il devrait faire.

Au moment même où la marée de serpents s'apprête à fondre sur lui, le lézard lâche prise. Dans sa chute, il réalise qu'il était confortablement installé sur une espèce de peinture murale. Un dégueulis noirâtre surmonté d'une sphère d'un jaune ambré terni par le passage des années.

Il tombe, tombe, ne s'arrête pas de tomber. Il tourne, tourne, ne cesse de tourner. De temps à autre, il aperçoit ses lointains prédateurs, flanqués contre le plafond. Plus il s'en éloigne, plus le tumulte grandit sous lui. Tout semble muer en un grondement sinistre à la limite du supportable. Il chute... tourne encore une fois... encore une fois...

Son regard capte quelque chose. Ses muscles se raidissent, ses pupilles s'agrandissent. Dans ses yeux se reflète la lueur. Elle envahit ensuite sa tête. Puis son corps tout entier.

Feed your head, feed your head!

4. Nourris ta tête.

PREMIÈRE PARTIE

18/06/1982

« Nous ne le répéterons jamais assez, nous enjoignons à la population de ne pas sortir. Face à une canicule d'une telle envergure, le mieux que vous puissiez faire est de rester chez vous. »

Le téléviseur des Bradford, branché sur la chaîne nationale, trônait au milieu du salon, prophète d'une nouvelle ère pour la petite ville de Calico Sunflower. Il faut dire que, dans ce trou paumé où les choses semblaient avoir trois trains de retard sur le reste du monde – si tant est qu'il en existe bel et bien un, de reste du monde (la plupart des habitants ne sont pas de cet avis) –, les Bradford étaient parmi les premiers à accueillir au sein de leur foyer l'une de ces « boîtes à spectacle », comme aimait à les appeler grand-mère Myriam.

« Lunettes de soleil, chapeaux et crème solaire ne suffiront pas à vous protéger. Votre meilleur ami est l'ombre de votre foyer ! »

Se démenant pour convaincre son auditoire de ne pas se frotter à l'air extérieur, le présentateur, visage pourpre et dégoulinant, prenait petit à petit l'apparence d'une bulle de Hubba Bubba sur le point d'éclater. Sa voix nasillarde, si caractéristique de ces postes télé, se répandait dans le séjour sans pour autant y trouver d'oreille partisane. En fait, c'était même l'inverse. Le jeune Andy, sept ans tout au plus, était tranquillement assis face à une large fenêtre et baignait dans la lumière orangée filtrant à travers le voilage. Il y trouvait là

un réconfort que même l'étreinte la plus passionnée ne saurait égaler.

D'une main déjà très moite, il essuya la sueur accumulée sur son front. Il avait parfaitement conscience que ce geste était vain, mais ça lui rappelait son père.

L'an passé, Dan Bradford travaillait sur un chantier, son corps sec et rugueux constamment exposé au soleil de plomb. Chose qu'il ne savait pas – et ne saurait jamais d'ailleurs –, son fils avait une vue plongeante sur son lieu de travail depuis sa salle de classe. Le gosse avait ainsi l'impression de partager avec lui un peu de leur misère.

C'est dans ces moments qu'il lui arrivait d'apercevoir Dan reposer l'outil qu'il tenait fermement puis marquer une pause, poing gauche appuyé sur le flanc et figure tournée vers le ciel, avant d'éponger son front humide du revers de sa main droite.

Étant donné qu'il ruisselait de la tête aux pieds, Andy s'était souvent questionné sur l'utilité d'une telle entreprise.

Peut-être que le dos de sa main est la seule partie qui ne transpire pas? Peut-être que... vu qu'il est un peu poilu des mains, son pelage fait comme une éponge? Ou encore: Peut-être qu'il y a une explication de scientifique... qu'il a une maladie très rare et qu'il doit équilibrer sa transpiration de main avec celle de son front?

Voilà comment Andy passait le plus clair de ses journées de classe, à rêvasser en se questionnant sur des sujets tous plus absurdes les uns que les autres. Et il adorait ça. Cependant, il n'eut pas l'occasion de poser la question à son père. Dan disparut, purement et simplement, comme la rosée d'une matinée de printemps, et on ne le revit plus.

Et voici qu'en un claquement de doigts, Andy passa de garçon jovial refilant le sourire, à portrait typique de l'orphelin qui fait sortir les mouchoirs aux ménagères en rade d'histoires tristes sur lesquelles s'apitoyer. Mère morte en couches, père

alcoolique disparu. Certains supposent qu'il s'est « tiré de ce bled à la con, de toute façon il n'y a rien à foutre ici à part dire qu'on est né, on a vécu, et on est mort dans un rayon de deux kilomètres carrés ». D'autres rétorquent qu'il « tenait beaucoup trop à son petit minot pour faire pareille chose » et soupçonnent davantage qu'il « soit mort de déshydratation après s'être réveillé d'une monstrueuse biture au milieu du Nulle Part, lui qui avait sérieusement tendance à tirer sur la boisson », d'autres encore qu'il se soit « fait descendre par les tribus troglodytes du Nulle Part, pour sûr ! »

Le Nulle Part, c'est le nom donné par les habitants au monde par-delà Calico Sunflower. Personne ne savait à quand remontait la construction de cette ville, les raisons de son existence, ou simplement un brin d'Histoire à son sujet. Il ne fallait donc pas s'étonner qu'au fil des décennies – ou plutôt des siècles ? – un nom aussi radical ait été attribué à ce qui peut subsister hors des frontières de Calico.

Ce qu'il faut comprendre quand on vit ici, c'est que tout ce qui compte c'est... ici. Ici et maintenant. Les gens qui vivent là ne sont pourtant pas des demeurés, loin de là. Disons juste que l'Histoire n'est pas leur fort.

On retrouve à Calico Sunflower tous les corps de métier d'une société normalement constituée : municipaux, policiers, artisans, agriculteurs, commerciaux, soignants, sans oublier l'incontournable révérend. Et les enseignants, bien entendu. D'ailleurs, les élèves bénéficient d'un cursus plus ou moins classique, allant de la maternelle à la terminale, à cela près que l'Histoire est proscrite.

« Pour rappel, la vague de chaleur vient d'atteindre les 58°C ! C'est un cas de force majeure pouvant totalement justifier une absence au travail. Pensez à bien vous hydrater et ne sortez surtout...

– Ta gueule. »

La télé s'éteignit dans un bruit de pistolet laser et grand-mère Myriam fit glisser la télécommande dans les larges poches de sa robe de chambre à motifs fleuris, à la manière d'une arme que l'on muselle dans son étui après avoir fait parler la poudre.

Andy, qui était encore perdu dans ses pensées, se tourna vers elle et s'esclaffa, avant tout amusé par la soudaineté de la chose et le ton détaché de sa grand-mère. Certaines blagues ne fanent pas. Pour le gamin il y en avait principalement deux : les pets gras que Myriam pouvait lâcher à table sans sourciller, et ses fameux « ta gueule » qui n'admettaient aucune forme de réponse. Myriam adorait faire ça, elle trouvait que ça lui donnait un côté John Wayne – beaucoup de ses films passaient à la télé. Sa télécommande était son Colt 45, ses « ta gueule » étaient ses munitions. Qu'est-ce qu'elle aurait aimé sortir dans la rue et exercer le même pouvoir sur ce bon vieux révérend Williamson lorsqu'il venait la sermonner concernant son absentéisme à la messe du dimanche.

Elle exhala une épaisse bouffée de fumée contre la statue de la Vierge reposant sur la commode à sa droite, puis écrasa son mégot dans le cendrier voisin. Suite à quoi elle reprit son repassage, noyée sous les nuages de vapeur tiède. Compte tenu des températures, ils paraissaient presque rafraîchissants.

Andy avait vite fait de reprendre sa méditation, scrutant les formes vagues qui se dessinaient derrière le voilage. Rien de bien passionnant pourrait-on se dire, mais ce serait grandement sous-estimer le processus créatif des enfants. Et Myriam le savait, elle qui avait été nourrice et connaissait mieux que quiconque son petit-fils. Là où elle ne voyait qu'un mélange confus de silhouettes se rapprochant de façon très, mais alors très approximative des Rocheuses, cadre du western qu'elle avait visionné la veille, le même voyait des hordes de Titans déchaînés se dressant au milieu des étendues enflammées du

Tartare et marchant en direction de l'Olympe où siégeait Zeus, le dieu des dieux les ayant condamnés à cet enfer de brûlures éternelles. Seul rempart entre le roi des dieux et ces mécréants de plusieurs kilomètres d'envergure : Andy, *un mètre vingt-quatre, huit ans et demi!* – on lui pardonnera gentiment ce léger mensonge sur son âge.

La dernière fois, il était tombé sur un vieux livre écorné à la bibliothèque municipale. Fasciné par les illustrations mettant en scène de grandes batailles dont on ne voyait pas le bout, il avait demandé à monsieur Jenkins de lui lire quelques passages ; la lecture était en cours d'apprentissage et il n'avait pas le temps de décrypter toutes ces phrases débordantes de mots car Myriam n'allait pas tarder à se trouver un bouquin et ils devaient partir. La plupart des gosses n'en auraient pas fermé l'œil de la nuit, pourtant il était rentré chez lui des étoiles plein les mirettes, complètement absorbé par ces récits de pères dévorant leurs enfants, de frères tuant leurs frères, de fils tuant leur père et de vengeance guerrière se faisant dans la sueur et le sang.

Enivré par le délicieux parfum des vapeurs du fer à repasser, subtilement mélangé aux odeurs de tarte aux pommes qui lui parvenaient depuis la cuisine adjacente, Andy plissa les yeux. Puis il quitta enfin sa position de chaman en pleine contemplation et s'approcha du fin rideau.

Quand il le tira, les rayonnements tamisés furent instantanément remplacés par le jaune vif du soleil de midi, et il sentit la température monter d'un sacré cran. Ce qui n'était jusqu'alors que des contours occultés par le voilage, laissant libre cours à l'imagination, se métamorphosa en un imposant bâtiment lugubre. En toute franchise, il ne l'était pas tant que ça, c'était même une belle bâtisse intégralement conçue en bois de mesquite. Mais c'est sa fonction qui renvoyait à Andy cet arrière-goût aigre si difficile à avaler : il s'agissait de l'école

Tumblewise. Il avait retiré ses lunettes spéciales à verres fantasmagoriques et se retrouvait confronté à l'amère réalité. Dans la nuit, les températures allaient retomber, puis se stabiliseraient le lendemain aux alentours des 35-40°C. Et ce n'était pas avec un thermomètre affichant des chiffres aussi bas que l'école allait fermer !

D'une structure assez classique, elle possédait un corps principal, situé précisément en face de la maison des Bradford, et une aile de chaque côté. Le corps était réservé aux collégiens, l'aile gauche aux enfants de maternelle et primaire, et la droite aux lycéens. À l'instar d'une mère poule autoritaire et castratrice, elle semblait ouvrir les bras aux cent cinquante-six élèves traînants qu'elle allait recueillir entre ses murs.

La stridence d'un larsen résonna dans toute la rue. Andy se crispa tandis que Myriam continuait d'effectuer les va-et-vient du fer à repasser avec entrain. Une boule faite d'un surprenant alliage de morosité et d'agacement serra la gorge du petit garçon lorsque trompettes et xylophones s'insinuèrent dans les moindres recoins de Calico Sunflower. Ils n'avaient même pas pris la peine de couper la sonnerie des cours ! Pire, Andy en était intimement persuadé, la proviseure Shelby l'avait fait intentionnellement. Elle était en train de se payer la tête de tous les braves élèves qui profitaient jusqu'à présent d'une journée de repos bien méritée. Et déjà, la voix suave de Bing Crosby pénétrait de force les oreilles de tous les jeunes de la ville, leur signifiant avec malice que les interros surprises ne seraient jamais bien loin.

The best things in life are free (les meilleures choses dans la vie sont gratuites), chantonnait-il depuis les haut-parleurs rouillés fixés au sommet des deux pylônes de l'école. Ces derniers étaient si courbés l'un vers l'autre qu'ils formaient une arche au niveau de l'entrée du parking intérieur, couple de vigies invitant les gosses à aller étudier, le tout en musique !

Quoi de plus motivant que la voix d'un revenant tout droit sortie des années 40 ?

Andy plaqua ses mains sur ses oreilles, détourna le regard de l'imposante structure qui lui faisait face et se mit à contempler ce paysage si chaleureusement familier.

La maison des Bradford avait une architecture pour le moins... intéressante. Avec ses quatre étages, elle compensait sa faible surface au sol par un style filiforme. Depuis une vingtaine d'années, certains habitants la surnommaient la tour Baker, en référence aux jambes élancées de Joséphine Baker, célèbre danseuse des années 30 – pour déterrer les morts, on avait affaire à des champions.

En observateur aguerri, Andy était ravi d'avoir un tel poste d'observation. Du haut de sa fenêtre du quatrième étage, il avait un panorama imprenable sur la partie nord de Calico. À l'ouest s'élevaient l'église du révérend Williamson et le Floyd's Bluff, un petit coin de paradis où venir se désaltérer après l'étouffante messe.

Par-delà Tumblewise, à l'extrême nord, dépassait la toiture à quatre pans de la mairie, et au vu du nombre de décisions qui y étaient prises, la seule raison de sa présence était certainement de rappeler qu'elle existait.

La tour Baker était si bien placée qu'Andy pouvait même voir le chemin qui serpentait sur Rockery Hill et s'achevait par un raidillon menant à la ferme des Peterson, au nord-est. Ce piton rocheux était le seul relief à des kilomètres à la ronde suffisamment massif pour qu'on le remarque à coup sûr. Beaucoup étaient d'avis qu'il faisait tache dans le décor uniformément plat des steppes arides, mais Andy adorait la façon si particulière dont le soleil venait se hisser à son sommet.

Au pied de la colline se trouvait la bibliothèque municipale, plus proche bâtiment de la sortie est de Calico et, si Andy se

penchait légèrement à la fenêtre, il pouvait aussi voir le Dry Heat Market plus au sud.

Néanmoins, il n'avait aucune visibilité sur le reste de cette partie de la ville, même s'il la connaissait suffisamment pour se figurer à quoi elle devait ressembler à cette heure de la journée. Il pouvait aisément visualiser comme les rangées de fenêtres de l'hôpital devaient briller de mille feux sous les rayonnements du soleil, comme les branchages des pins ponderosa de Sunset Street devaient remuer sous l'impulsion de quelques étourneaux troquant leur abri pour un autre, comme la tôle des voitures alignées devant le parc devait fumer sous le poids de la chaleur...

Bien que les enfants aient cette capacité naturelle à distordre les dimensions, si bien que leur chambre peut leur apparaître comme un univers entier fait de mystères enfouis, la modeste taille de Calico ne trompait pas Andy. Cette ville de neuf cent quarante-quatre habitants était très (trop) petite, et en apparence ses citoyens n'avaient pas plus de secrets les uns pour les autres que des cailloux reposant sous l'eau limpide n'en ont pour un œil aiguisé.

Le garçonnet se prit à penser, avec ses propres mots – *trop nul comment c'est trop pourri* –, que la configuration de la ville était d'une simplicité déconcertante. Elle était composée de trois artères principales, une trinité prenant racine aux abords de la ville à l'ouest, là où le large chemin de terre issu du Nulle Part venait à se scinder. Sunset Street décrivait un demi-cercle grossier vers le sud, Harmony Street était son reflet distordu et formait vers le nord un demi-cercle plus tassé, et pour finir, affublé d'un nom tristement manifeste et paresseux, Middle Street traversait la ville en son centre en zigzaguant timidement. Mais Andy appréciait cette dernière car elle avait au moins le mérite de séparer sa maison de l'école. Finalement, les trois rues fusionnaient à nouveau à l'entrée est de Calico, reformant ainsi

le grand chemin de terre qui partait se perdre dans le désert. Un bout de civilisation sur la route du Nulle Part.

Andy avait toujours ses menottes collantes de transpiration contre les oreilles lorsqu'il perçut, étouffée sous ses paumes, la voix de Bing Crosby s'effacer petit à petit. La sonnerie touchait à sa fin.

Alors qu'il découvrait ses oreilles, la musique se fondit en un vrombissement sourd. Ça provenait d'ailleurs. En effet, une rumeur surnaturelle semblait se lever à l'ouest, loin derrière le bureau du shérif, au-delà de la large route de terre du désert. Andy plissa les yeux dans cette direction mais sa vision, bien qu'excellente, ne lui permettait pas de voir à travers le mirage qui y avait élu domicile.

En revanche, il remarqua madame Sankowski, vieille chouette fouineuse qui n'avait pas besoin qu'on lui intime l'ordre de ne pas sortir de chez elle pour qu'elle y reste cloîtrée. Elle faisait partie de cette espèce qui pullule dans les petits villages et qui raffole des ragots en tout genre, particulièrement s'ils sont totalement infondés. Une potinière dans toute sa splendeur, pour qui un commérage n'était jamais de trop.

Son visage flétri dépassait entre les lamelles des stores, premier signe de vie extérieure que voyait Andy en cette journée caniculaire. Car tous les habitants étaient terrés chez eux, et Calico endossait le funeste rôle d'un village fantôme.

Depuis sa maison tout en longueur, au croisement ouest d'Harmony et Middle Street, Elizabeth Sankowski passait l'essentiel de son temps libre – à savoir sa vie entière – à observer le monde tourner, planquée derrière sa fenêtre. Aucune surprise donc à la trouver vissée à sa place habituelle, épiant le mirage d'où provenait le lointain bourdonnement. Pourtant sa mine, elle, n'avait rien d'habituel, suggérant celle de l'animal sentant le vent tourner et dont l'instinct lui dicte de prendre prestement le large ; c'était l'agitation du volatile dont la

routine se retrouve subitement bousculée par la prescience d'un cataclysme.

Elle replaçait nerveusement ses lunettes sur la pente de son nez, rendu glissant par sa moiteur, et n'arrêtait pas d'agrandir ses billes avant de cligner des paupières, affreux tic qu'elle affichait généralement lorsqu'elle était témoin d'une profonde modification du cosmos l'entourant – « Je rêve ou la cravate du professeur Stanton est de travers et son costume tout froissé ? J'en connais un qui a été puni par une absence de repassage ! Madame ne doit plus supporter de le voir passer ses soirées à jouer au Floyd's Bluff ! »

La clameur monta en puissance et, au milieu du tumulte, Andy distingua des déchirements de tambours ; les mêmes que ceux que les lycéens faisaient retentir dans les tribunes du stade surplombant le lotissement le long de Middle Street.

Le vacarme grandissant mua en quelque chose de nettement plus reconnaissable. Parmi les tambours battants, c'étaient des rires et des cris qui s'engouffraient dans la ville. Et par-dessus, on captait les bribes de paroles d'un John Lennon ou autre rock star particulièrement en vogue depuis quelques semaines à Calico – trois trains de retard, disait-on...

Andy crut distinguer une silhouette blanche se détachant du mirage, pareille à une apparition mariale au cœur d'un enfer de chaleur. Elle fut rapidement suivie d'une autre, de deux, trois, six... C'était toute une rangée de silhouettes qui marchait sur ses talons. Et ça ne s'arrêtait pas là, les six devenaient des dix, des quinze, puis des vingt... Le groupe entamait une insidieuse métamorphose, passant successivement de l'état de petit groupe, à celui de groupe modéré, pour déboucher sur celui propre à désigner une multitude de personnes : une foule. Une foule qui se mouvait comme une ombre chinoise interprétée par une main parkinsonienne, ou bien similaire à une fougeraie renversée par les rafales de vent. Dans ce

tableau, tout tenait de l'agitation pure et simple ; les bruits, les couleurs et les formes n'étaient qu'un tout, un milk-shake saveur bordel-généralisé qui n'avait de cohérent que le chaos qu'il inspirait.

Le flot d'individus arriva où la grande route devenait le trident composé d'Harmony, Middle et Sunset Streets. Les mirettes arrondies par l'incrédulité, Andy se rendit compte que certains d'entre eux étaient enturbannés et recouverts de peinture rouge. Mais qui étaient ces tarés qui se pavanaient sur la route, avec une chaleur à faire frire les œufs sur la carrosserie ? Le garçon était presque en admiration devant leur témérité mais un autre sentiment, plus piquant et dérangeant, le titillait. C'était de la crainte, peut-être même de la peur. Si ces types déchaînés pouvaient écouter du rock sous 58°C sans se soucier des rayons qui irradiaient leurs peaux, qu'étaient-ils prêts à faire d'autre ? Que se passerait-il si une idée tordue venait à leur passer par la caboche ? C'étaient des bipèdes doués de parole, certes, pourtant ils tenaient plus de la bête que de l'Homme.

Ce fut probablement la première fois de sa courte existence que le jeune Bradford se confronta au concept de pressentiment. Et celui-ci n'était pas de ceux concernant l'arrivée prochaine d'une heureuse nouvelle, mais plutôt du genre que l'on ressent avant qu'une menace irréversible nous tombe sur le poil. Oui, ce qu'il sentait monter en lui et s'étendre jusqu'au bout des doigts était le frisson d'un mauvais pressentiment nappé d'un soupçon de fatalisme.

Rien ne pourra les arrêter.

Signe que le tapage venait de franchir la barrière de ce qui est communément admis comme acceptable, il avait surmonté la surdité de Myriam, laquelle décolla son attention de sa table à repasser. Elle fronça les sourcils et se dirigea vers la fenêtre en grommelant. Au passage, elle fixa une cigarette à ses lèvres

et l'alluma avec une habileté que seuls possèdent les consommateurs réguliers. Une fois aux côtés de son petit-fils, elle réajusta ses lunettes et pencha la tête à l'extérieur, pas plus embarrassée qu'Andy à l'idée de ne pas respecter les injonctions du type de la télé.

« Mmmh... fit-elle après quelques instants d'observation. Je ne les pensais pas aussi stupides. Bougres de cons, ils sont complètement inconscients.

– C'est les méchants Indiens ? »

Myriam explosa d'un rire tonitruant qui s'acheva sur une toux incontrôlable.

« Non, bien sûr que non mon petiot. Si c'est les Indiens, eh bien j'suis John Wayne. »

Elle eut une brève pensée pour le révérend Williamson se pissant dessus face à son regard de tueuse, Winchester sise contre l'épaule.

« C'est qui alors ? insista le moutard.

– Ça ne peut être qu'une chose : la sortie de fin d'année », répondit-elle en haussant les épaules.

Bien sûr, ça tombait sous le sens ! L'excellente vue d'Andy ne valait pas un kopeck face à la perspicacité de Myriam. On était en juin et les lycéens finissaient toujours les cours un bon mois avant les autres, mi-juillet. Aujourd'hui aurait dû être leur dernier jour de lycée, et chaque année les étudiants se conformaient, non sans une bonne dose d'euphorie, aux traditions : faire la fête au Floyd's Bluff jusqu'à sa fermeture, puis continuer les réjouissances jusqu'aux aurores dans le désert, avec les étoiles pour dociles spectatrices.

Au fond de lui, Andy éprouva un doux soulagement.

Tout allait bien.

Pour le moment, les jeunes étaient trop éloignés pour qu'Andy reconnaisse le moindre d'entre eux. La moitié du groupe avait dépassé l'intersection des trois rues et défilait

le long du bureau du shérif lorsque l'entrée du bâtiment s'ouvrit.

Un homme, disons plutôt un ventre, dépassa de l'encadrement de la porte. Pas la peine de se triturer les méninges pour deviner qu'il s'agissait du shérif Hicks, et plus exactement de la bedaine du shérif Hicks. Elle remua quelques secondes et certains lycéens ralentirent l'allure avant de s'arrêter devant elle. Depuis l'ombre de l'auvent, elle se secoua de plus belle, et une main pointant un doigt autoritaire émergea à son tour. Là encore, nul besoin d'être un expert en physique quantique pour comprendre ce qu'il se passait. Impossible d'entendre ce qui se disait parmi le charivari, mais c'est sans effort qu'Andy s'imagina la voix rauque de Hicks commandant aux lycéens de rentrer à la maison au pas de course.

Rentrez chez vous bande d'idiots! Vous allez tous finir à l'hôpital avec une sale insolation!

– *Laissez-nous profiter encore un peu s'il vous plaît, c'est les traditions m'sieur Hicks...* devaient gentiment répondre les étudiants qui, comme tous les jeunes de Calico, étaient appréciés pour leur amabilité et leur sollicitude; discipline et courtoisie constituaient les fondements éducatifs transmis à Tumblewise, parfois au détriment du reste.

Le ventre arrondi remua. *Hors de question, rentrez sans discuter! Vous pouvez remettre ça à demain.*

Les quelques lycéens arrêtés s'avancèrent de quelques pas vers Hicks. *Je vous en prie, soyez...*

La bedaine fut prise de véritables secousses et la choucroute qui servait de tignasse à Hicks apparut à son tour. *Sans discuter j'ai dit!*

Les étudiants firent un pas de plus. *Mais...*

Cette fois, Hicks franchit la porte et descendit le perron d'un pas farouche, dévoilant au grand jour son impressionnante stature. Il ne se contentait plus seulement de brandir

son index, il effectuait de grands gestes avec ses bras. *Ça suffit ! Déguerpissez tout de suite !*

L'un des adolescents baissa la tête vers ses mains ; certainement devait-il bafouiller face à cet énergumène en pleine colère rouge, qui n'était ni plus ni moins que le shérif, de surcroît. *Dé... désolé monsieur Hicks... On... on ne vous importunera plus... (Une lueur discrète apparut entre ses mains.) On voulait juste... s'amuser un peu, ne... ne vous énervez pas. On va... on va rentrer chez...*

En une fraction de seconde, aussi inattendue et hautement radicale qu'un éclair zébrant un ciel d'azur sans nuages, une bouteille enflammée quitta les mains du jeune homme.

Pendant cette fraction de seconde, le petit monde de Calico Sunflower s'arrêta de tourner. La lueur flamba dans les rétines du jeune Bradford, la cigarette de grand-mère Myriam se détacha de ses lèvres, les billes avides de commérages de la vieille Sankowski sortirent de leurs orbites – l'ultime potin, sa vie ne s'articulerait qu'autour de ça dorénavant –, et la mâchoire du valeureux shérif Hicks se décrocha jusqu'à ce que son double menton épouse son torse velu.

C'est cette fraction de seconde qui scellerait définitivement le sort de Calico et marquerait de son empreinte indélébile chacun de ses citoyens ainsi que les générations à venir.

Une fraction de seconde, et de l'étincelle naîtrait le brasier qui braquerait l'attention du pays tout entier vers ce trou minable et méconnu qu'était Calico Sunflower, et qui ne tarderait pas à être renommé par les habitants du Nulle Part « le fondement de Satan ».

SCRASH !

« Bordel de Dieu... » laissa échapper Myriam.

Le cocktail Molotov avait reproduit l'impeccable courbure d'une parabole avant de venir s'encaster dans le pare-brise de la voiture de patrouille du shérif. Ce dernier fit un bond en

arrière puis se figea, jambes fléchies, l'air hébété. Les flammes surgissaient du trou béant laissé par la bouteille et le feu ne tarda pas à recouvrir de sa brûlante étreinte la Dodge Monaco. Le regard du policier sautait de la voiture aux adolescents, puis des adolescents à la voiture. Il leva lentement ses paluches, comme on le ferait pour calmer son berger allemand quand il montre les crocs. Au même moment, une pierre effleura sa chevelure rousse et s'écrasa dans la vitre de la porte derrière lui.

La foule vociféra et plusieurs étudiants se mirent à retirer avec frénésie des morceaux de macadam. Une autre pierre vint s'éclater contre l'auvent qui s'affaissa. Puis ce fut tout un cortège de projectiles qui l'accompagnèrent. Hicks s'en prit un en plein estomac et se plia en deux, souffle coupé. Ses mains ne lui servaient plus à apaiser la foule furibonde, mais à constituer un maigre obstacle au flot balistique pleuvant sur lui. Il battit en retraite, remontant les marches à reculons. C'était comme observer un rhinocéros blessé acculé par une meute de hyènes affamées.

À l'instant précis où il parvint à se mettre à l'abri derrière les murs du bureau, la Dodge explosa dans une détonation telle qu'Andy – et tous les citoyens de Calico en fait – n'en avait jamais entendu. Un nuage de fumée noire enveloppa la façade du bâtiment et les vivats de la meute redoublèrent d'intensité. En retombant, quelques débris s'enfoncèrent dans le sol argileux, de part et d'autre de la route ; d'autres rebondirent sur l'asphalte de Sunset et Middle Streets ; Andy en vit même un aplatis la face d'une lycéenne, celle-ci se relevant dans la seconde en sautillant sur place, la face rouge vif, comme revigorée par le choc qu'elle venait de se prendre de plein fouet.

Les stores de Sankowski étaient relevés jusqu'au plafond et sa trogne était tout bonnement scotchée à la fenêtre, les verres de ses lunettes ne faisant plus qu'un avec les carreaux.

Bouche bée, Andy réussit à décrocher son regard de la foule et le déporta sur sa droite. Il sursauta quand il découvrit les dizaines de visages ahuris et effrayés agglutinés derrière les fenêtres du lotissement qui s'étalait le long de Middle Street, après la tour Baker. Ils étaient comme les villageois terrifiés par l'arrivée d'un gang de pistoleros venus mettre la ville à feu et à sang.

Ne pouvant résister plus longtemps à la tentation, Andy redirigea son attention sur la foule. Quant à Myriam, dont les pupilles étaient braquées sur la scène, elle déposa machinalement une autre cigarette entre ses lèvres avec la lenteur mécanique d'un travailleur à la chaîne sous morphine.

La marée humaine se déversa alors sur Middle Street, renversant tout sur son passage. Vitres brisées, poubelles renversées, bouches d'incendie arrachées, clôtures piétinées, boîtes aux lettres fracassées, lampadaires déracinés et projetés au sol... Tout ce qui était sur son chemin était détruit avec une violence que seule la haine pouvait motiver. De temps à autre, des cocktails Molotov voltigeaient dans les airs, disparaissant dans des gerbes de flammes à l'impact.

Lorsque la meute passa devant la maisonnette de Sankowski, la vieille chouette se volatilisa si rapidement derrière sa fenêtre qu'Andy crut qu'elle s'était jetée ventre à terre. Un lycéen ramassa le grotesque nain de jardin qui montait la garde sous le porche aux côtés des pots de fleurs. Andy reconnut Terry Porter, le meilleur élève de première (un classement des résultats trimestriels était affiché dans le hall de l'école). Il grimpa ensuite sur le muret délimitant le jardinet terreux, brandit le barbu au-dessus de sa tête en beuglant et le balança à travers la fenêtre.

L'esprit humain est si étonnamment conçu que ce n'est pas le premier cocktail Molotov lancé, le shérif recevant une volée de pierres, ou bien ce qu'il verrait par la suite, qui marqua le plus Andy. Ce qui resta gravé en lui au fer rouge fut le contraste

lunaire entre la bouille souriante du nain de jardin volant dangereusement vers la vitre et cette horde de dégénérés qui saccageait la ville; c'était le décalage entre cette joie de vivre que dégageaient ces jeunes gens et la gravité des actes qu'ils commettaient.

Une vague de hurlements hystériques s'empara une fois de plus du groupe tandis qu'ils avançaient à grands pas vers la maison des Bradford. Maintenant que le spectacle était à une petite trentaine de mètres, Andy reconnut toute une myriade de camarades. Malgré les écarts d'âge, tous les élèves partageaient la même cour de récréation à Tumblewise, et le petit Bradford inspectait souvent les lycéens, se demandant à quoi ils devaient bien ressembler à son âge, avant que l'acné ne vienne envahir leurs figures. Il pouvait donc identifier Rosie McLarren, Tom Olson, Greg Wade, Laura Bowman, Madison Hopkins, Judith Saunders, Wayne Maxwell...

Quelque part, une voiture explosa.

Un flot discontinu d'images sensationnelles défilait devant Andy. Il y avait trop d'informations, trop de choses à observer simultanément. Il aurait voulu se dédoubler pour analyser la situation sous tous ses angles, ou bien pouvoir mettre pause et rembobiner avec la télécommande de Myriam. Il ne ressentait plus une once d'inquiétude tant il était absorbé par ce vortex hypnotique de démence, hors de toute raison, de toute réalité.

Un reflet d'un blanc éthéré éblouit Andy et il dut battre des paupières pour chasser les taches qui dansaient devant lui.

Des bidons d'eau. D'immenses bidons d'eau. C'est de là que provenait la lumière qui avait transpercé sa cornée. Ils reposaient dans des chariots métalliques poussés par les lycéens (ils avaient dû les voler au centre commercial). Andy releva un détail intéressant: chacun était équipé d'une gourde et venait tour à tour la remplir aux robinets faisant office de bouchons.

Plutôt organisés pour une bande de détraqués avec qui établir une communication était impensable.

Dans un autre chariot étaient disposées de grosses enceintes reliées à un groupe électrogène sur roulettes. Le gamin aurait pu reconnaître *Sympathy for the Devil* si des types n'avaient pas porté pas sur leurs épaules des postes radio diffusant d'autres musiques, rendant le tout inaudible. D'ailleurs, il s'agissait des lycéens enturbannés et recouverts de peinture rouge.

Le sang du garçon se glaça lorsqu'il prit conscience que ce n'était pas de la peinture... Leurs corps étaient littéralement brûlés par le soleil, des cloques gonflées de pus parsemant leurs flancs et leurs ventres et leurs dos et leurs bras. Et ils se déhanchaient dans la joie et la bonne humeur !

À croire qu'il avait capté les pensées d'Andy, l'un d'eux se mit à regarder ses cloques, intrigué. Puis il fourra sa main dans sa poche. Il trifouilla quelques instants. Enfin, il en sortit un canif. Dans l'indifférence la plus totale, il rapprocha la lame de son ventre, posa la pointe aiguisée sur une boursouflure occupant une bonne partie de son abdomen.

Et appuya.

Une simple pression.

La bosse s'affaissa.

De la protubérance se déversa une impressionnante quantité de sanie. Elle luisait sur son bassin. L'ombre d'un rictus se dessina. D'un mouvement sec, efficace, il perça une deuxième cloque. Il réitéra l'opération. Encore. Et encore. Puis encore. Un sourire radieux lui barrait le visage.

Bientôt, ce fut l'intégralité de son ventre qui scintillait, jonché de lambeaux de chairs crevassées, flasques comme du kleenex imbibé d'eau. Il poursuivit son ambitieux projet – au vu du nombre de cloques, il en aurait pour un moment –, remémorant à Andy le jour de ses six ans, où il avait été pris

d'une frénésie destructrice en éclatant tous les ballons de baudruche décoratifs à coups d'épingle à nourrice.

Même si tout cela était fascinant, quelque chose ferra l'attention du garçonnet. Une absence de mouvement. Ça faisait l'effet d'un bout de ruban adhésif au milieu d'un tableau impressionniste.

Une fille à la beauté virginale, en l'occurrence Beverly Hamilton, se tenait immobile parmi le torrent de déments. Elle était tournée vers Andy, et entre ses mèches blondes, ses yeux d'un bleu électrique le foudroyaient.

Pourtant, le malaise s'éclipsa vite et laissa place à une sensation de légèreté, de soulagement. Elle était vraiment sublime. En tout point charmante.

La plus belle des filles que je connaisse.

Pour lui, tout s'était éteint autour d'elle. Il était happé par la moindre parcelle de son être. Oui, tout était magnétique chez Beverly Hamilton : l'ondulation de ses cheveux, la délicatesse de ses fins poignets, la discrétion de ses fossettes, les palpitations régulières au creux de son cou humide, ou la tache de naissance sur sa joue gauche qui n'était qu'une splendide imperfection. Même sa robe blanche salie par la terre se sublimait au contact de sa porteuse, même ses chaussures couvertes de crasse devenaient celles de la fée Clochette, et même le bloc d'asphalte qu'elle tenait dans sa main revêtait la finesse du diamant.

Andy était si détendu qu'il pensait flotter sur le tapis baroque de Myriam.

Beverly leva lentement son merveilleux – et énorme – diamant au-dessus de sa chevelure dorée.

Andy perçut des picotements dans son entrejambe. Il se sentait bien. Si bien...

D'un geste vif, sans ambages, l'Aphrodite de Calico jeta le diamant – ce qu'il était massif!

Beverly disparut du champ de vision d'Andy, il ne voyait plus qu'un infâme morceau d'asphalte fondre droit sur lui.

La vitre vola en éclats et le projectile heurta la tête du petit garçon dans un bruit de pastèque éclatée. Il tomba lourdement au sol, des bris de verre lui lacérant le front au passage.

Grand-mère Myriam poussa un hurlement d'effroi.

Andy ne l'entendit pas vraiment. Les sons étaient enfouis sous une montagne de coton et provenaient d'un autre univers. Les yeux rivés au plafond, sa vue brouillée devint bientôt monochrome. Les doux parfums de repassage et de tarte aux pommes s'estompèrent et il ne sentit plus que l'odeur âcre du fer. Tandis qu'un épais liquide chaud enveloppait sa figure, il se fit une réflexion avant de sombrer.

Elles sont arrivées, les légions déchaînées des Enfers du Tartare.